

COMPOSITION DE GEOGRAPHIE

Rappel de la question de géographie thématique inscrite au programme : « Les espaces du tourisme et des loisirs ».

CENTRES ET PÉRIPHÉRIES DANS LES ESPACES DU TOURISME*

Le sujet proposé, au cœur de la nouvelle question de géographie du programme de la session 2018 (« Les espaces du tourisme et des loisirs »), ne pouvait surprendre les candidats. Conformément à l'intitulé du programme, il leur demandait une réflexion proprement spatiale autour de l'objet « tourisme ». Large, le sujet permettait de tester leur niveau général de compréhension géographique, autant que leur assimilation de la question au programme. Les candidats de la session 2019 retireront du présent rapport des éléments utiles pour le traitement de cette question, devenue ancienne, et seront aussi attentifs aux conseils renouvelés sur les attendus de toute dissertation en géographie, comme sur la nécessité d'acquérir des connaissances précises des questions au programme, sans lesquelles aucun sujet ne peut être traité sérieusement. Pour autant, les connaissances doivent alimenter des développements qui s'inscrivent complètement dans un traitement problématisé du sujet et dans une logique démonstrative.

Les bonnes copies sont d'abord celles qui ont su poser le sujet au prix d'un véritable effort d'explicitation du couple centre-périphérie, suivi d'une réflexion sérieuse sur son application à l'espace touristique et d'une solide argumentation. Une simple définition des termes du sujet ne pouvait tenir lieu de problématique. Les meilleures copies sont celles qui n'ont pas tenu le sujet pour évident et se sont interrogées tout au long du développement sur sa pertinence pour interpréter l'espace géographique et les dynamiques liées au tourisme. Malgré une moyenne inférieure, cette année, à celle des autres épreuves d'admissibilité, l'épreuve de géographie affiche la moyenne la plus élevée des notes des candidats admissibles (11,69/20). Le jury utilisant tout l'éventail de notes à sa disposition, aussi bien à l'écrit qu'à l'oral (de 01/20 à 19/20), l'épreuve s'est donc révélée sélective et payante pour les candidats qui avaient pris soin de la préparer sérieusement.

I. Analyser le sujet : considérations générales, définitions et problématiques

Le couple centre-périphérique est devenu un classique de la géographie. Cette métaphore spatiale exprime des relations de domination et de sujétion, renvoyant à l'origine à l'opposition Nord/Sud, car c'est au niveau mondial qu'elle a été le plus employée comme équivalent de pays développé/pays en voie de développement et comme explication conceptuelle de cette distinction. Le centre, dans l'esprit d'Alain Reynaud, est le lieu de commandement, le lieu de concentration des richesses, des informations, des innovations, des pouvoirs... La périphérie est son négatif, marquée par une absence d'autonomie. Elle souffre parfois de l'éloignement, de l'enclavement et de l'isolement, une mise à l'écart qui peut découler de configurations contraignantes, insulaires, péninsulaires, montagneuses, etc., et d'une dépendance aux centres, justifiant les qualificatifs « défavorisé », « marginalisé » ou « sensible ». On peut définir une gradation de la périphéricité, avec les angles-morts et les isolats qui sont dans les situations les plus négatives, considérées comme délaissées.

Dans un premier temps de leur travail, de nombreux candidats ont défini convenablement les termes de centre et périphérie en s'appuyant sur l'autorité d'Alain Reynaud et ils ont indiqué que la relation de centre à périphérie était une domination et une dépendance. Or cette relation a trop souvent été comprise en termes quantitatifs, les centres dominant les autres espaces par leur forte fréquentation touristique, et la périphérie étant moins, peu ou pas fréquentée. Or ce n'est pas du tout cette hiérarchie du nombre qui anime la domination du centre aux périphéries. La domination doit être comprise comme une exploitation. Ce n'est pas un hasard si la dialectique centre-périphérie est issue des

réflexions marxistes. Par conséquent, dire qu'une station touristique à succès est un centre dans la logique centre-périphérie a très souvent conduit au contresens. En effet, une station (balnéaire, montagnarde) et un parc de loisirs sont le résultat d'investissements allogènes, et la plus-value dégagée par l'activité touristique retourne pour l'essentiel vers les actionnaires des groupes d'investissement. Il aurait été utile que les candidats aient envisagé le fonctionnement financier du tourisme. Dans le cas des stations montagnardes, le changement climatique a déjà montré ses effets sur les choix des investisseurs : de nombreuses stations situées à moins de 1 500 m d'altitude trop irrégulièrement enneigées, ne parviennent plus à renouveler leurs investissements, et sont très endettées. Elles deviennent des marges touristiques, en tant que friches touristiques, alors que trop de candidats y ont vu d'anciens centres transformés en périphéries (affirmation surprenante à propos du tremplin bien connu de St-Nizier-du-Moucherotte, près de Grenoble, construit pour les JO de 1968 et réduit depuis à l'état de friche touristique). En fait, les grandes stations très fréquentées sont des périphéries intégrées aux pôles financiers, avec les investissements massifs des sociétés de remontées mécaniques. Peu de candidats ont compris que ce n'est pas (seulement) le désir du touriste qui explique l'extension de « l'écoumène touristique ». Derrière la logique publicitaire de fabrication du désir, c'est une logique capitaliste qui s'exprime : le capitalisme investit en deux espaces : là où le capital est assuré (capitalisme de rente) et là où le capital est risqué (capitalisme spéculatif). Cela correspond respectivement aux centres et aux périphéries. Ainsi, les espaces touristiques récemment mis en désir (les pôles, les déserts, d'autres îles méconnues) ne correspondent pas à de nouveaux centres, mais à de nouvelles périphéries.

Concernant l'autre volet du sujet, un rappel des définitions du tourisme était attendu, la définition institutionnelle de l'OMT et les définitions plus opératoires dans une approche scientifique, rappelant que l'analyse et la mesure du tourisme, comme d'autres activités humaines, ne sont pas du tout évidentes. La formule « espaces du tourisme » renvoie à l'écoumène touristique ou à l'espace « touristifié » dans sa diversité. C'est l'espace parcouru par les touristes, l'espace transformé plus ou moins par leur présence et par l'activité qu'ils génèrent. On ne peut le limiter aux seuls lieux touristiques nés du tourisme, comme les stations touristiques, parce que le tourisme s'est introduit dans une multitude d'espaces, comme les grandes métropoles ou certaines villes moyennes et petites, et qu'il y a une grande diversité de lieux touristiques (sites, comptoirs, villes...). Il a fait la conquête des littoraux, à la suite du « désir de rivage » qui s'est emparé de l'Occident au XVIII^e siècle, pour reprendre la formule d'Alain Corbin, des hautes montagnes et des déserts chauds et froids. C'est devenu un « genre commun », pour employer l'expression de Michel Lussault, c'est-à-dire un mode ordinaire d'organisation des lieux que l'on retrouve au sein même de lieux et de situations considérés comme non touristiques. On peut dire que presque toute la planète est touristique aujourd'hui, certes pas avec d'inégales intensités, mais on doit partir du postulat que le sujet conduit à s'intéresser à presque tous les lieux du monde.

Le pluriel de « centres » et de « périphéries » incitait les candidats à multiplier les angles d'attaque et à développer des approches diverses reposant en particulier sur des échelles différentes, l'opposition centre et périphérie pouvant être utilisée à tous les niveaux de l'échelle géographique, du local au mondial, en passant par le régional et le national. Les devoirs devaient donc contenir des réflexions qui allaient de la micro à la macro-géographie, avec des études de cas d'espaces de tailles très différentes, de la plage aux continents par exemple. On attendait également des candidats des analyses diachroniques, notamment sur la question de la diffusion du tourisme, à partir du continent européen et l'axe du Grand Tour au XVIII^e siècle, qui est le véritable noyau originel du tourisme. La colonisation du monde par les Européens a constitué un canal majeur de diffusion du tourisme, tout d'abord dans les pays neufs anglo-saxons. Dans cette dynamique historique, le concept de « moment de lieu » développé par l'Équipe MIT, permettait de mettre en évidence un certain nombre de lieux touristiques, pas toujours quantitativement importants mais qui, à un moment donné, sont devenus des références

ou des modèles pour d'autres lieux et qui ont été dupliqués ailleurs, en raison de l'invention ou de la consolidation d'une pratique ou, plus généralement d'une innovation sociale à dimension spatiale affirmée. Pensons à l'hivernage et au rôle de Nice et de la Côte d'Azur, dont l'influence mondiale se lit à travers le passage du toponyme Riviera au nom commun « riviera » pour désigner un type de littoral touristique, dominé par la résidence riche, densément occupé, avec un relief accusé, une côte découpée, un climat d'abri considéré très positivement et propre aux cultures délicates comme à l'acclimatation de plantes tropicales. Toutes ces logiques, participant de bifurcations spatiales majeures, pouvaient être (re)connues par des historiens : le processus de mise en tourisme de Deauville ou d'Arcachon, le si souvent évoqué plan Racine, ou le cas de Cancun étaient autant de cas plongeant leur origine dans un passé complexe de « centre et périphérie ».

Si, classiquement, les lieux touristiques sont considérés comme des lieux périphériques, comme l'explique Christaller, certains ont développé des centralités fortes, matérielle et/ou symbolique, par la circulation des idées ou par la présence de personnes riches, en devenant des lieux d'innovation. Pensons aux rôles de certains lieux touristiques dans la mise au point et la propagation de certaines technologies comme l'automobile, l'ascenseur ou l'éclairage public électrique. Le tourisme contemporain met en évidence que des centralités fortes émergent en dehors des grandes villes, comme cet archipel de l'élite reliant Monaco, Gstaad, Davos, l'île Moustique... C'est l'occasion de rappeler qu'assujetti aux processus de diffusion, le couple centre-périphérie est étroitement relié à l'importance des réseaux, réseaux coloniaux jadis, mais aussi et ensuite réseaux de transport maritime, ferroviaire, routier et aérien. Une véritable lecture réticulaire doit émerger de ces réflexions avec la question des échanges : en effet, si la notion centre-périphérie promeut la distance, en posant le principe que l'éloignement au centre impliquerait une périphéricité croissante, elle conduit obligatoirement à réfléchir aux types de distance à mobiliser pour rendre la notion pertinente. Il est ainsi utile, pour apprécier le caractère relatif et variable de la périphéricité, de prendre en compte trois types de distance : la distance géométrique, la distance-temps et la distance-coût. À distance géométrique comparable, les deux autres conduisent à de grandes variations dans le degré de périphéricité des lieux touristiques : les archipels, en Indonésie ou en Polynésie française, entre autres, montrent ainsi des clivages nets entre les îles dotées d'aéroports internationaux (périphéries intégrées), celles reliées par des vols domestiques et celles qui ne sont accessibles que par bateau, à des fréquences qui peuvent être très faibles ce qui crée une situation de marge dans les cas extrêmes (Rapa en Polynésie française par exemple).

Pour que le couple centre-périphérie ait un sens, il faut qu'il y ait des relations entre eux, soit des flux de touristes, de capitaux, d'informations, de décision, de pratiques ou d'innovations, et que ces relations soient dissymétriques. C'est d'ailleurs ce qui distingue la périphérie de la marge, cette dernière entretenant des liens plus faibles avec le centre que la périphérie. La marge se caractérise par l'existence d'une forme de discontinuité avec le reste de l'espace géographique. La mise en regard des pays récepteurs et émetteurs de touristes peut être mobilisée, tout comme les flux de capitaux, l'origine des grands groupes hôteliers ou la diffusion de certaines pratiques touristiques (ski, baignade, bronzage...). Cependant, c'est justement parce qu'il est fondé sur une logique d'échange inégal que le système est dynamique. En effet, aucun territoire n'est périphérique en soi ni pour toujours : il ne l'est que par rapport à un centre, dont l'influence peut évoluer. On pouvait souhaiter que le ou la candidat.e joue avec le sens courant et géométrique de centre et périphérie pour mettre en évidence son agilité intellectuelle, en déclinant les multiples paradoxes et renversements possibles. En effet, certaines centralités sont périphériques d'un point de vue touristique, comme le révèlent nombre de grandes métropoles mondiales dans lesquelles le tourisme reste secondaire. Inversement, certaines périphéries ont une forte centralité touristique, et cela semble logique dans la mesure où le tourisme est attiré par le vide (cénotropisme) et de fortes concentrations naissent à ses bordures, voire au cœur de celui-ci.

Si certaines périphéries peuvent devenir des angles morts et être totalement délaissées par les touristes, notamment pour des raisons géopolitiques (guerre, guerre civile, conflit

larvé, révolution, embargo, fragmentation politique...), entraînant la formation de friches touristiques, telle la station de Varosha à Chypre, d'autres, pour se développer, peuvent bénéficier de leur situation ou d'un point d'accès à un réseau performant, comme la construction d'un aéroport ou l'ouverture d'une ligne aérienne. Des gradients de périphéricité devaient être mis à jour, tout comme de possibles inversions de polarité. Le tourisme est, en effet, une activité qui contribue à faire sortir les lieux de leur isolement, de leur position périphérique (au sens géométrique cette fois) pour les amener à devenir des lieux à la centralité saisonnière mais parfois pleine et entière.

Par l'intégration de périphéries, il contribue à des échanges marchands mondialisés. Comme activité peuplante et urbanisante, le tourisme crée de la centralité dans des lieux pourtant jadis périphériques, la Floride ou les Baléares en sont de bons exemples. L'archipel des Baléares, dont l'émergence correspond à l'essor du charter dans les années 1950-1960, est devenu une des régions les plus riches d'Espagne et ses chaînes hôtelières (Melia, Sol, Barcelo, etc.) sont parties à la conquête du monde, tout comme, à une échelle moindre, quelques groupes hôteliers mauriciens (Constance, par exemple). Aujourd'hui, certaines stations sont de véritables villes ayant connu une croissance démographique durable et une diversification de leurs fonctions économiques : Las Vegas en est un exemple remarquable, de même que Cancun, Brighton ou Garmisch-Partenkirchen. Des pays, jadis à l'écart du tourisme ou seulement récepteur, comme la Chine, peuvent devenir de nouveaux centres par l'importance des touristes émis, des capitaux investis à l'étranger, des sociétés contrôlées, des lieux créés et peut-être, demain, par la généralisation de nouvelles pratiques, comme semble le montrer le shopping : celui-ci a émergé en Asie et devient petit à petit une pratique touristique universelle à part entière.

Dans le discours contemporain sur le tourisme et sa promotion, il est important parfois de valoriser le côté périphérique des lieux, qui matérialisent de la sorte l'idée de paradis, des conservatoires naturels et humains à forte valeur écologique et touristique où l'on croit contempler des écosystèmes originels et de véritables autochtones. Le statut de périphérie peut être revendiqué et instrumentalisé par les acteurs du tourisme, comme on le voit dans le cas de nombreuses îles tropicales. Dans ce contexte, les figures de l'île-hôtel et du retranchement insulaire sont devenues des éléments incontournables de l'offre touristique. Si peu en jouissent, beaucoup en rêvent et la promotion touristique s'en inspire abondamment, pour vendre toute sorte de destinations. On ne compte plus les slogans et les publicités élevant le séjour touristique insulaire à un voyage sensuel dans le temps, à la rencontre de mondes disparus ailleurs. L'importance des îles va donc bien au-delà de leur simple fréquentation tant leur emprise sur l'imaginaire contemporain est forte. Notre monde aime les îles et ce sentiment est à son comble lorsqu'on les associe aux mers tropicales. La périphéricité est ainsi associée à des valeurs perçues comme positives, telles que l'authenticité, l'intimité, la rareté ou la préservation. Toutes riment avec liberté, que le statut de périphérie permet précisément de garantir en fonctionnant comme des enclaves. Ce discours ne doit pas faire oublier que les grandes destinations insulaires tropicales sont devenues des nouveaux pôles de l'espace touristique.

Ces considérations pouvaient amener le ou la candidat.e à discuter du modèle de Plog, qui établit un parallèle entre le type de voyageur et le choix d'une destination. Il a déterminé cinq catégories de touristes avec, d'un côté, l'aventurier qui aime sortir des sentiers battus et, à l'opposé, le conservateur qui s'intéresse aux destinations très populaires. Au-delà des faiblesses de ce modèle, notamment en matière d'échantillonnage et de catégorisation, ce qui est intéressant pour notre sujet est de mettre en relation ces profils psychologiques avec le caractère périphérique ou central des destinations. On peut montrer que certaines destinations sont découvertes par des aventuriers, personnes curieuses, aimant la nouveauté, la solitude et le contact avec la population locale, et que, en étant de plus en plus fréquentées de nouveaux visiteurs les remplacent, beaucoup moins aventuriers, plus routiniers. Le modèle de Plog, malgré ses faiblesses, peut

permettre aux candidats d'aborder la question des types de clientèle en fonction du caractère central ou périphérique des destinations touristiques. Il peut aussi servir à démontrer une mécanique toujours à l'œuvre : celle de l'extension de l'écoumène touristique. La périphérie peut être alors considérée comme une frange pionnière, le remplissage de celle-là conduisant à l'avancée de celle-ci. Ce processus fut et demeure un puissant facteur de la diffusion du tourisme en cherchant à éprouver l'altérité la plus forte possible entre le centre d'où viennent les touristes et les périphéries qui les fascinent. La mise en tourisme de la péninsule Antarctique peut être intéressante à développer car, en dépit de son éloignement et des difficultés pour y accéder, elle est sous la domination du système touristique et politique mondial, entre les mains de voyageurs et de compagnies de croisières, sous la régulation du traité de l'Antarctique (1959) et du protocole de Madrid (1991).

II. Traiter le sujet : erreurs fréquentes, conseils et propositions

Le traitement du sujet a parfois révélé des erreurs ou des maladresses sur lesquelles le jury veut attirer l'attention des candidats. Certaines copies ont opéré un glissement de sujet, avec l'évocation du contexte dans l'introduction (mondialisation, inégalités Nord/Sud notamment) qui est devenu le fil conducteur du développement : ces copies, déportées par rapport à l'axe du sujet, s'expliquent sans doute par la facilité de suivre un sujet traité pendant la préparation... mais ne font guère illusion. Dans un autre registre, l'accumulation d'études de cas mises bout à bout ne fait pas une démonstration mais relève d'une logique de copie-inventaire.

Par ailleurs, le monde du tourisme a été trop souvent présenté à travers soit une série de clichés, soit une vision négative. Rappelons que les candidats doivent conserver une certaine neutralité dans l'argumentation : le tourisme n'est pas la seule activité économique, le tourisme n'est pas la seule solution pour reconvertir les espaces en crise, le tourisme n'est pas synonyme de nuisances systématiques pour l'environnement et de destruction du patrimoine, le tourisme ne se limite pas au tourisme international ou occidental, etc. Ces dérives, liées à un manque de connaissances et de nuances, ont conduit nombre de candidats à réaliser de trop longs développements (une partie entière) sur l'environnement ou le tourisme durable, sur la mondialisation, souvent présentées comme à l'origine de la répartition des espaces du tourisme entre centres et périphéries aujourd'hui. Les idées reçues et les considérations de nature autre que scientifiques ont été sanctionnées, notamment la vision univoque et partielle de pauvres résidents malmenés par l'invasion des touristes, et de centres anciens du tourisme qui déclinent sous les coups d'une affreuse mondialisation favorisant l'essor de nouveaux « centres » dans les pays émergents. Visiblement, ces candidats n'ont pas vu que l'un des fondements des lieux touristiques est leur maintien sur une temporalité longue, à l'instar de la Côte d'Azur où le tourisme est « durable » au sens où il dure, tout en se réinventant continuellement. Les représentations sociales en matière de tourisme ne devaient pas être reprises sans discernement mais plutôt analysées et resituées en tant que productions d'acteurs partie prenante d'un système traversé par des relations et des conflits.

Comme toujours, le jury a attaché une grande importance à la pertinence et à la qualité de la production graphique qui devait combiner plusieurs échelles spatiales – c'est-à-dire plusieurs croquis – pour représenter les différents phénomènes de façon appropriée. À l'échelle nationale et régionale, un croquis permettait de représenter le rôle actuel et passé des politiques d'aménagement du territoire et des équipements structurants dans l'accompagnement des transitions productives, et de faire ressortir les facteurs de localisation des activités à travers l'opposition bassin/pôle métropolitain. Les croquis de détail permettaient, quant à eux, de souligner les nouvelles divisions de l'espace productif au sein d'une ville ou d'une station, d'illustrer la notion de friche industrielle, de plateforme logistique, de technopôle, etc.

Le jury rappelle qu'il ne s'agit pas de reproduire mécaniquement un catalogue de cas appris par cœur, mais de mobiliser des exemples adéquats et spatialisés avec précision et

de les adapter précisément au sujet. Dans l'ensemble, une majorité de candidats s'est prêté à l'exercice, avec un certain nombre de croquis originaux, accompagnés de légendes structurées et détaillées. En revanche, le non-respect du langage et de l'habillage cartographiques élémentaires (outils de lecture indispensables, tels le titre, l'échelle graphique, l'orientation, la nomenclature, la légende lisible en vis-à-vis du croquis et non au verso, etc.), tout comme l'absence de mention de relation avec les développements écrits et le sujet constituent des défauts pénalisants. De même, l'absence de croquis de synthèse (à partir du fond de carte du monde fourni) a été lourdement sanctionnée, jusque sur des copies dont l'exposé écrit était convenable. Le jury regrette aussi la vacuité de nombreux croquis de synthèse qui se contentent de localiser (très partiellement) quelques exemples d'espaces touristiques, alors qu'il fallait articuler l'organisation spatiale du tourisme mondial à la relation centres-périphéries. Ceci impliquait notamment de dépasser la simple opposition Nord-Sud, de montrer la pluralité des centres (montée en puissance de la Chine), de dégager des gradients de périphéricité et de montrer les flux unissant les centres et les périphéries. En ce qui concerne la qualité et la lisibilité des réalisations cartographiques, il est nécessaire de rappeler aux candidats les contraintes matérielles du concours : les copies étant entièrement numérisées, il importe d'utiliser des couleurs de stylos et de crayons suffisamment visibles et de proscrire les tons excessivement pâles.

Au sujet de l'écriture, on ne saurait trop recommander à certain.e.s candidats de faire un effort en matière de lisibilité. Plus généralement, le jury attend de futurs enseignants qu'ils aient un niveau d'expression convenable où les fautes de syntaxe et d'orthographe ne nuisent pas à la compréhension du contenu. Le jury se désole de la trop grande proportion de devoirs à l'orthographe relâchée, jusque dans les toponymes, et tient compte du niveau de qualité de l'orthographe dans le cadre de l'appréciation globale de la copie. À propos des noms propres, le jury a constaté une tendance fâcheuse à l'« oubli » des auteurs dont les travaux sont cités : il est indispensable de rappeler le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage cité (souligné), l'année de parution et de présenter en quelques mots ou quelques phrases la position défendue par l'auteur et l'intérêt de celle-ci par rapport à la démonstration. De même, un effort de mémoire et de précision est attendu par rapport à des statistiques indispensables pour étayer les propos.

En ce qui concerne les plans des développements, des choix se sont avérés mauvais ou inefficaces par rapport à un traitement géographique et synthétique du sujet : les plans chronologiques (à proscrire impérativement), les plans en deux parties opposant les causes et les conséquences ou encore les centres d'une part et les périphéries de l'autre... Les meilleurs plans permettaient de souligner les logiques spatiales inhérentes au couple centre-périphérie, ainsi que leur réversibilité dans l'espace mais aussi dans le temps.

Le plan multiscalair était une option possible, sous plusieurs conditions. Il ne s'agissait pas de faire simplement un inventaire des différents échelons spatiaux à retenir pour l'analyse de l'espace touristique ou encore de « jongler avec les échelles », comme l'a écrit un.e candidat.e... Tout d'abord, ce plan ne prend sens que par rapport à une problématique précise, par exemple comment le tourisme s'insère dans des espaces géographiques marqués par la relation dissymétrique centre-périphérie et comment il peut bousculer ou redéfinir une telle relation en recomposant ces espaces. Il convenait d'expliquer en quoi les jeux d'acteurs, les processus socio-économiques et les dynamiques spatiales diffèrent d'un échelon à un autre, d'identifier des ruptures ou des continuités et de voir l'éventuel commandement des logiques propres à un échelon (échelon mondial, notamment) sur les autres échelons. Ainsi, la domination financière à l'échelon mondial, qui se traduit par des IDE, entraîne des recompositions spatiales à l'intérieur des territoires nationaux récepteurs et peut se manifester à l'échelon local par une ségrégation socio-spatiale et/ou l'imposition de modèles de consommation et de pratiques « acculturants ».

Une démarche plus analytique était aussi possible. Une première partie permettait de montrer en quoi la mise en tourisme de l'espace devait faire avec une organisation

spatiale marquée par l'opposition centres-périphéries. Cette interrogation était présente dès les premiers travaux de géographie du tourisme en France (Françoise Cribier, *La grande migration d'été des citoyens en France*, 1969), mais il est clair qu'il fallait montrer la réversibilité et la complexité du couple et, dans les espaces les plus anciennement et intensément mis en tourisme, des recompositions nouvelles commandées par les processus socio-économiques liés au tourisme ou induits par celui-ci. Par rapport au tourisme, centres et périphéries sont à la fois un support préexistant, une composante (la mise en tourisme utilise centres et périphéries pour leurs caractères propres) et un résultat (le tourisme modifie l'organisation spatiale, et peut créer ses propres centres et périphéries).

Une deuxième partie pouvait porter sur les processus et les acteurs à l'origine des relations centres-périphéries dans l'espace touristique. Différents éléments jouent en interdépendance : les représentations des espaces, les flux de capitaux à travers les investissements, immobiliers notamment, l'amélioration de l'accessibilité et les jeux des acteurs du tourisme, d'une grande diversité (acteurs institutionnels, entreprises privées, groupes, individus, etc., avec des clivages sociaux et spatiaux entre eux – les « gens d'ici » et les « gens d'ailleurs », selon la formule de Jean Renard).

Dans une troisième partie pouvait être envisagée une typologie des espaces touristiques au prisme du couple centre/périphérie. Si la distinction successive des centres, des périphéries et des marges subsistantes était possible, il fallait absolument les envisager à différents échelons spatiaux, tout en les différenciant selon leur trajectoire temporelle (ancienneté, inversion spatiale) et selon d'autres éléments tels que : pour les centres, la portée de leur rayonnement ; pour les périphéries, leur distance et leur degré d'intégration au centre ; pour les marges, leurs atouts ou obstacles par rapport à une possible mise en tourisme.

Jean-Christophe GAY et Emmanuel JAURAND